





Europacorp
présente

JEAN RENO KAD MERAD MARINA FOIS JEAN-PIERRE DARROUSSIN

L'IMMORTEL

UN FILM DE RICHARD BERRY

D'après l'ouvrage « *L'IMMORTEL* » de Franz-Olivier GIESBERT
Publié aux Editions FLAMMARION © 2007

Un film produit par PIERRE-ANGE LE POGAM

SORTIE NATIONALE 24 MARS 2010

Durée : 1h54

www.l'immortel-2010.com

DISTRIBUTION

EUROPACORP DISTRIBUTION
137, rue du Faubourg St-Honoré - 75008 Paris
Tél. : 01 53 83 03 03
Fax : 01 53 83 02 04
www.europacorp.com

PRESSE

AS COMMUNICATION
Alexandra Schamis / Sandra Cornevaux / Naomi Kato
11, bis rue Magellan - 75008 Paris
Tél. : 01 47 23 00 02
naomikato@ascommunication.fr



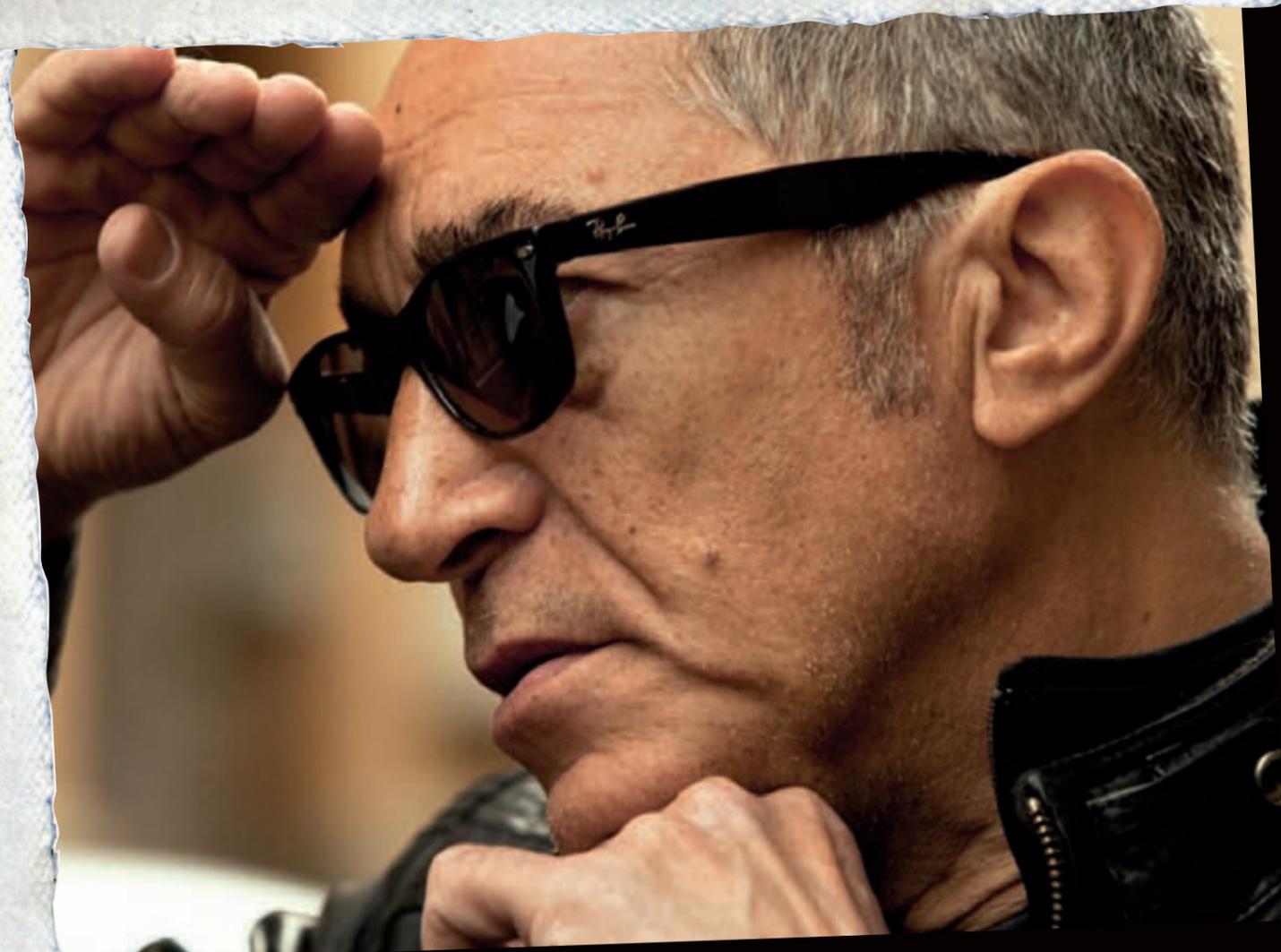
SYNOPSIS

Charly Matteï a tourné la page de son passé de hors la loi. Depuis trois ans, il mène une vie paisible et se consacre à sa femme et ses deux enfants.

Pourtant, un matin d'hiver, il est laissé pour mort dans le parking du vieux port à Marseille avec 22 balles dans le corps. Contre toute attente, il ne va pas mourir...

Cette histoire est inspirée de faits réels, mais où tout est inventé, au cœur du Milieu marseillais.





ENTRETIEN AVEC RICHARD BERRY

Qu'est ce qui vous a donné envie d'adapter le livre de Franz Olivier Giesbert ?

De la même façon que le rire est un vecteur extraordinaire pour dire des choses, le polar peut aussi faire réfléchir et penser. Or dans l'histoire de cet homme présenté comme un parrain de la Mafia marseillaise qui avait été laissé pour mort en 1977 dans un parking de Cassis mais qui en a réchappé et y a gagné son surnom d'immortel, j'ai vu à la fois une aventure extraordinaire et un sujet

fort. Passer de l'état de mafieux à celui d'immortel - le surnom des Académiciens - ce n'est quand même pas rien !

J'ai placé cette histoire au-delà de l'anecdote. Cela pouvait me permettre une fois de plus de parler de l'identité, thème central commun de la plupart de mes films. On ne peut jamais se départir de sa culture, de ses origines, de son histoire... On sera toujours pour « l'autre » le Breton, le Juif, l'Arabe, le Chinois... Et entre la volonté d'être intégré et

notre capacité à intégrer les autres, il y a souvent un abîme. Dans le cas de *L'IMMORTEL*, on a affaire à un mafieux qui s'est retiré, qui n'est plus dans le métier mais dans la rédemption pour vivre une petite vie tranquille, avec sa femme et ses enfants en acceptant d'être moins riche... et qui finit par être rattrapé par son histoire. Et celui qui le rattrape, Zacchia, son ami d'enfance « à la vie à la mort » agit, lui aussi, selon une théorie qui n'est pas moins juste et tout à fait intelligente :

« quand on a du sang sur les mains, ça ne part jamais. Le mal, c'est le mal. Il est en nous, il faut l'accepter ! » Ce sont leurs deux logiques totalement opposées qui m'ont donné envie de faire un film à partir de cette histoire. Sans le moindre sentiment manichéen. Sans expliquer au spectateur qui a raison ou qui a tort. Chez les mafieux comme chez les flics, il y a des bons et des empa-fés. Les hommes sont des êtres humains, avant d'être des flics ou des voyous. Ainsi, le personnage de femme flic « veuve » que joue Marina Foïs ne peut pas faire le deuil de son mari car la justice est incapable d'apporter des preuves contre les mafieux. Ils sont intouchables. Et forcément, elle ne pense pas « personnellement » ce qu'elle doit penser « professionnellement ». C'est cette vérité des sentiments là, ces paradoxes que je voulais qu'on sente à l'écran. De la même façon je voulais que chaque voyou qui meurt soit aussi un homme avec une histoire, une famille. Ce sont ces contradictions qui éclairent le film d'une vraie humanité.

Quelle a été votre démarche pour y parvenir ?

J'ai acheté les droits du livre de

Franz-Olivier Giesbert. Mais, je ne me suis en fait servi que d'une partie de ce roman. Certains y trouveront une ressemblance avec la réalité du milieu. J'ai ensuite mené une enquête personnelle, dont il m'est impossible de parler dans le détail car j'ai rencontré énormément de gens dans la discrétion la plus totale. Je suis resté des semaines et des semaines sur place et de fil en aiguille, j'ai rencontré madame untel qui m'a aiguillé sur monsieur untel... Des rendez-vous discrets dans des cafés où on m'a raconté des détails qui ont nourri l'adaptation ou permis de construire certains personnages.

Et comment s'est passée la rencontre avec *L'IMMORTEL*, le fameux Jacky Imbert ?

Par l'intermédiaire de Franz. Jacky, c'est évidemment la première personne que j'ai rencontrée. Dans ce film, je ne raconte pas sa vie. Je pars d'un fait divers pour bâtir une fiction autour de sa vie. Une fiction qui utilise des éléments appartenant à la réalité de ce milieu mais qui n'est pas la réalité quotidienne de Jacky et des personnages concernés. Une fiction à base de vérité. Ce premier rendez-vous remonte à un soir d'été, voilà bientôt trois ans.

Je me suis retrouvé en face d'un personnage très drôle, assez mystérieux, pas bavard. Il s'est situé d'emblée sur le plan humain pour raconter ce qu'il a vécu. Les amitiés, les bassesses. « Cette tentative d'assassinat, a brisé ma vie à 47 ans. Aujourd'hui, je suis un invalide, j'ai perdu l'usage de la main droite et mon corps est perclu de douleurs. » Mais la pire des choses pour lui, sa plus grande blessure, c'est la trahison. Et j'ai très vite compris que, comme pour le livre de Franz, Jacky voulait rester complètement à l'écart de l'histoire que je veux raconter.

Pourtant, vous allez demander à le revoir...

Oui, cela ne m'a pas empêché de prendre rendez-vous avec lui lors d'un procès. Il devait être jugé sur des faits de racket remontant à 15 ans : trois affaires différentes pour lesquelles il avait déjà fait un an et demi de préventive. Six mois après, je suis donc revenu sur place. Quand j'ai débarqué au tribunal, j'ai été étonné par le nombre incroyable de témoins, de photographes. Et je suis assez frappé par le charisme de cet homme aux cheveux blancs, habillé tout en noir. En suivant le procès, j'ai découvert un homme intelligent qui



se défend et qui s'explique avec beaucoup d'humour. J'ai surtout commencé à comprendre sa situation qui va de rumeurs en rumeurs ! Il subit sa réputation d'homme « dangereux »...

Après le procès, on a passé un moment ensemble, on a dîné. On s'est revus souvent. Même si c'est une tombe : il ne dit jamais un nom, jamais un prénom et prononce des phrases qu'on retrouve dans le film comme « la justice divine devance souvent celle des hommes » ou « Ils sont venus me tuer avec une cagoule. C'est un assassinat. Un règlement de compte, c'est à visage découvert... » « Les flics sont toujours venus me chercher pour des coups que je n'avais pas faits. Pour les coups que j'ai faits, je n'ai jamais vu personne... » Aujourd'hui c'est un homme qui veut finir sa vie tranquille.

Il vous a donc fait confiance tout de suite ?

Oui parce qu'il sait que je ne raconte pas sa vie. Il ne m'a d'ailleurs rien demandé. Mais si comme je l'espère, ce film dans son ensemble sonne vrai ! Je ne fais pas une transposition de films de mafieux italiens ou américains. J'ancre le film dans notre mafia à nous, la mafia marseillaise, qui fait partie de notre culture parce que c'est une culture en soi. Je le rappelle d'ailleurs à travers une anecdote racontée dans le film : le fait qu'au 18ème siècle Louis XIV ait fait tourner les canons des forts de St Jean et de St Nicolas vers la ville. Pourquoi ? Parce que Marseille a toujours été une ville rebelle. Historiquement, Louis XIV voulait se défendre des Marseillais au lieu de défendre Marseille. Sur le tournage, son maire Jean-Claude Gaudin n'arrêtait pas de me dire qu'il ne voulait pas que Marseille passe encore au cinéma pour une ville de mafieux. Mais les faits sont là : j'ai passé plus d'un an à Marseille et, pendant ce laps de temps, il y a eu un nombre hallucinant de règlements de compte. A chaque fois que j'allais sur un décor, il y avait un bouquet de fleurs « A la mémoire de »... Ca n'empêche pas cette ville d'évoluer et de devenir en 2012 la capitale européenne de la culture. Mais cette réalité existe et



ce depuis longtemps. Et je voulais vraiment qu'on la retrouve à l'écran. C'est pour cette raison, par exemple, que j'ai fait appel dans la distribution des rôles secondaires à des acteurs sur place qui parlent vraiment avec l'accent.

Vous choisissez par contre de ne pas vraiment insister sur les rapports entre politiques et mafieux. Pourquoi ?

Jusqu'à la fin des années 80, il y avait des ramifications entre mafieux et politiques. Mon film se passe aujourd'hui. Et c'est vrai que j'ai un peu coupé ces aspects, pour juste y faire allusion lors de la scène du mariage du « fils spirituel » de Zacchia. Là, on comprend que tout ce petit monde était lié aux plus hautes instances politiques. J'avais des séquences plus explicites mais je pense que cette évocation suffit car mon sujet n'est pas là. Ces relations font partie de l'ambiance d'une époque révolue. Ce n'était pas mon angle. Et ce d'autant moins qu'aujourd'hui cette relation entre mafieux et politiques a peu à peu disparu à cause d'un élément que j'explique un peu dans le film. Aujourd'hui, le grand pouvoir, c'est la drogue. Or la drogue est à portée de main de tout le monde, petits comme grands criminels. Les grands dealers, on ne les voit en fait jamais, ils ont des représentants qui ont des représentants... C'est toute une économie qui va de gens qu'on ne voit plus aux tous petits dealers qui revendent 2 kilos et qui sont prêts à tuer pour un oui ou pour un non, quelle que soit la personne en face. La hiérarchie, la construction pyramidale de la Mafia n'existe plus donc les liens avec les politiques n'ont plus d'enjeux.

Racontez-nous comment s'est passée l'écriture du scénario avec Mathieu Delaporte et Alexandre de la Patellière, une fois tous ces éléments récoltés et ces intentions de départ posées...

Comme j'en ai l'habitude, j'ai écrit une première approche de l'adaptation tout seul, pour tout de suite mettre ma couleur. Sinon, avec plusieurs points de vue, l'orientation de l'adaptation part dans plusieurs sens et j'ai alors toujours peur que



le film m'échappe. Ce n'est qu'à partir du moment où j'ai défini les lignes fondamentales de mon film que j'ai pu commencer à construire, un travail beaucoup plus technique, avec Mathieu et Alexandre, deux scénaristes remarquables et intelligents. Mais c'est moi qui formule ! (rires) Je suis le seul à taper sur le clavier de l'ordinateur. Parce que l'image est dans l'écriture. Chaque mot doit donc absolument venir de moi et de personne d'autre. Dans cette phase, je suis très rigoureux, limite chiant. J'aime l'écriture en creux. Je pense que celle-ci se raconte autant dans l'ellipse que dans la scène. Pour moi, la fin d'une scène et le début d'une autre ont un sens donc je travaille énormément sur les enchaînements. J'aime aussi écrire les dialogues. Parallèlement, Mathieu et Alexandre travaillaient dans leur coin et je me servais de leurs trouvailles pour les peaufiner. J'ai trouvé en eux des collaborateurs complices, passionnés et clairvoyants. Enfin, j'ai passé une dernière couche avec Eric Assous mais seulement sur les dialogues.

Comment avez-vous choisi les acteurs principaux de *L'IMMORTEL* ?

De la même façon que je vais essayer d'être vrai dans l'écriture des personnages et de leur psychologie ou des situations, je cherche un cas-

ting qui résonne vrai et juste à mes yeux. Pour les trois personnages masculins principaux, les trois amis d'enfance, j'avais besoin de deux « anciens » et d'un plus jeune. Mon choix s'est porté vers Jean Reno et Kad Merad d'un côté, Jean-Pierre Darroussin de l'autre, avec une sorte d'évidence.

Pourquoi Jean Reno dans le rôle de *L'IMMORTEL* ?

Jean est là dès l'origine du projet. Jean est un ami. Après *MOI, CESAR...*, il a été l'un des premiers à me demander de faire un film avec lui. Mais dans ma manière de fonctionner, je ne sais pas écrire pour quelqu'un. Il faut que le sujet que j'ai dans la tête colle avec la personne. Or, je n'avais rien en tête qui collait avec Jean. Je me suis un moment embarqué sur l'adaptation de *LA PETITE FILLE DE MR LINH* qui ne s'est malheureusement pas montée. Et puis quand est arrivée cette histoire d'*IMMORTEL*, j'ai tout de suite pensé que ça pouvait être un personnage pour Jean. Parce qu'il a l'humanité de celui qui est dans la rédemption et qu'on peut croire d'emblée que, dans le passé, il a pu être un grand voyou. Jean possède cette épaisseur humaine chargée d'histoire et cette force potentiellement très dangereuse. Une force tranquille. J'ajoute que l'on va redécouvrir que c'est un

immense acteur. Dans *L'IMMORTEL* il est bouleversant. Il m'a fait un énorme cadeau en travaillant autant pour ce rôle.

Poursuivons avec Kad. Pourquoi lui avoir donné le rôle de Tony Zacchia qui commande l'assassinat de *L'IMMORTEL* ?

Le personnage de Zacchia est multiple. Tour à tour, voire en même temps charismatique, sympathique, caractériel et dingue. On sent qu'il est capable de péter un plomb à tout moment. Et là encore j'ai tout

préféré prendre un acteur avec une allure de mec sympa et le pousser vers la folie plutôt que de choisir une gueule de méchant à qui j'allais essayer de donner une épaisseur humaine. C'est vraiment très intéressant de décrire toutes ces phases dans une même personne. Où on peut croire une seconde qu'on aurait pu être pote avec lui avant, et que l'instant suivant, il nous terrorise. Kad était vraiment la personne adéquate pour jouer cette diversité de sentiments.

Et, pour le dernier élément du trio, Jean-Pierre Darroussin...

très nerveux de Kad, comme on le voit dans le film à travers les scènes de leur enfance commune.

Au milieu de tous ces hommes, vous avez fait appel à Marina Foïs pour jouer la femme flic chargée de mener l'enquête. Pourquoi avoir été vers elle pour ce rôle ?

C'est une actrice que j'adore depuis très longtemps et j'avais envie de la voir dans un domaine plus réaliste. *L'IMMORTEL* confirme à quel point Marina est une grande actrice, à quel point sa palette de jeu et de

pour un metteur en scène.

On vous retrouve aussi à l'écran ainsi que Joey Starr mais dans de courtes apparitions. Pourquoi ce choix ?

Dans le film, il existe un huitième homme mystérieux qui a tiré sur Jacky. Et mon but était évidemment que le spectateur ne découvre pas tout de suite son identité. Je me suis donc battu pour avoir des figures connues du public dans les petits rôles, afin de noyer le poisson. C'est dans cette logique que je fais moi-même une apparition et que j'ai fait appel à Joey Starr pour le personnage du Pistachier. Parce que, bien évidemment, ces figures connues devaient être des acteurs crédibles dans les emplois incarnés. Or, je trouve que Joey est un formidable acteur. Je l'ai trouvé incroyablement humain et vrai dans *LE BAL DES ACTRICES*. En plus, on se connaît depuis longtemps : je l'avais rencontré avant même qu'il ne devienne Joey Starr et c'est un mec que j'aime bien. Et en plus de tout, la caméra l'adore.

Comment travaillez-vous avec vos acteurs, une fois le casting terminé ?

Avant le tournage, je fais des lectures avec tout le monde. Et, une fois sur le plateau, je prends le temps de répéter avec eux pendant que mon équipe technique installe le plan : comme j'ai énormément préparé et que mon découpage est fait, elle sait avec précision ce qu'elle a à faire et je peux me concentrer sur le travail avec mes comédiens. Ensuite, je suis le plus souvent possible derrière la caméra. Je suis en direct avec mes acteurs. Ils savent qu'avec moi, il faut savoir le texte au cordeau. Je ne veux pas d'hésitation entre les mots parce qu'ils ne savent pas précisément ce qu'ils ont à dire. Je les dirige énormément. J'aime les pousser dans leur retranchement pour obtenir le meilleur d'eux. Pour la scène entre Jean et Marina où il la supplie de l'aider, j'ai pris la tête à Jean pendant des semaines en amont. Je me suis focalisé sur lui car je voulais qu'il soit comme un diamant qu'on allait épurer au fil des prises. Je n'ai pas cessé de lui demander d'aller chercher plus loin.



de suite pensé à Kad parce qu'il dégage un des éléments essentiels de ce personnage : une grande gentillesse. Mais encore parce que si on l'a aimé dans des rôles dramatiques comme dans *JE VAIS BIEN NE T'EN FAIS PAS*, on ne l'a jamais vu faire peur. J'avais donc envie de « l'allumer » pour voir ce que ça pouvait donner. En fait, je

Avec Jean-Pierre, on se connaît depuis longtemps, on a fait 3 ou 4 films ensemble et je l'aime énormément. Pour moi, il évoque le vrai bon garçon honnête, fidèle, l'homme de confiance. Un Robert Duvall sans danger. Exactement ce qu'est ce dernier élément du trio, plus en retrait et plus trouillard que le personnage très calme de Jean et celui

sentiments est énorme. Puisqu'elle n'est ici ni dans la folie de *DARLING*, ni dans la fantaisie singulière des *Robins des Bois*. Elle est magnifique dans un emploi extrêmement concret. C'est une actrice qui aime être dirigée et qui répond immédiatement à tes indications. J'ai donc pu la pousser assez loin dans certaines scènes. C'est un grand plaisir

De débrancher le pilote automatique. Ça m'était facile parce qu'on se connaît depuis 35 ans, parce que je sais ce qu'il est capable de faire et parce qu'il en avait envie. Je lui ai demandé de savoir son texte, de faire du sport pour les nombreuses scènes physiques où il n'allait pas être doublé. Et il y est allé ! Tant dans le physique que dans la vérité la plus pure.

Quelles ont été vos lignes directrices en matière de réalisation ?

Ce film devait être à la fois vrai et efficace. Deux termes qui peuvent sembler contradictoires. Mais le cahier des charges était là. Pour comprendre le chemin qui m'a permis de le suivre, partons de *LA BOÎTE NOIRE*, mon précédent film. Cette fiction-là n'était pas du tout ancrée dans le réalisme puisqu'on se situait à l'intérieur d'un coma que l'image devait donc traduire. J'avais utilisé dans ce but de très courtes focales et poussé très loin la composition et l'élaboration des plans pour parvenir presque à des tableaux. J'étais allé dans tous mes fantasmes et mes obsessions. Alors que dans *L'IMMORTEL*, sans faire abstraction de mon approche esthétique, j'ai un peu rallongé mes focales pour ramener du réalisme et j'ai fait beaucoup de choses à la main avec le « shutter à 45° » - l'obturateur de la caméra est plus fermé que normalement - comme dans la séquence du kidnapping en pleine rue qui donne cet aspect d'images volées, vraies et l'impression de panique pour le spectateur. Mais il ne fallait pas tomber dans l'excès inverse : l'aspect très haché qui m'énerve dans tant de

films aujourd'hui. C'est trop facile et ça n'a aucun intérêt. Moi, mon seul but était d'être juste avec chaque scène que je racontais, pas de faire des effets spectaculaires pour des effets. Dans ce film, il n'y a quasiment pas de plan fixe, je suis toujours en mouvement, même très léger, un court travelling latéral, un push in ou un mouvement de grue.

Votre film s'est-il beaucoup modifié au montage ?

Non. Je n'ai coupé aucune scène, juste dégraissé certains passages. Le premier bout à bout faisait 2h05 et j'arrive au final à 1h54 générique compris. Ça a toujours été le cas sur mes films. Là encore, comme pour la composition de Jean tout à l'heure, je ferai une comparaison avec le diamant. Car ce sont les seuls objets « artistiques » qui gagnent à être réduits. Plus ils sont affinés, plus ils sont beaux. C'est en enlevant qu'on leur ajoute de la valeur !

Pourquoi avoir opté pour Klaus Badelt pour la composition de la B.O. ?

J'ai travaillé avec dans la tête des musiques de James Newton Howard dont j'admire le travail. La barre était donc très haute car ce compositeur est capable de passer d'un genre à un autre avec une facilité déconcertante. C'est donc le premier que j'ai voulu contacter avec Alexandre Desplat. J'ai eu la chance que mes producteurs me donnent carte blanche ! Mais ni l'un ni l'autre n'étaient libres. Ensuite, je suis parti vers Howard Shore, le compositeur de Scorsese, Cronenberg et du *SEIGNEUR DES ANNEAUX*. Et lui, a accepté à la lecture du scénario ! Mais, là, très étrangement, quand on a essayé de placer certaines de ses musiques sur les scènes avec mon monteur, ça ne fonctionnait pas ! J'ai essayé et réessayé sans succès. Et puis, j'ai compris : la musique d'Howard Shore rentre en compétition avec l'opéra. Il travaille sur des bases extrêmement classiques en se servant quasi uniquement de cordes, jamais de basse. Et ça ne pouvait pas marcher avec ce film-là. Il me restait alors deux options : Harry Gregson-Williams et Klaus Badelt dont j'avais énormément aimé le travail dans *PRÉMONITIONS* et *CONSTANTINE* et qui me fait d'ailleurs beaucoup penser à

James Newton Howard. On m'a conseillé d'écouter la musique qu'il a composée pour *POUR ELLE*. C'est minimaliste mais très beau et très pur. Mais j'aime aussi quand il fait des choses plus flamboyantes comme *PIRATES DES CARAÏBES 3*. Et puis on m'a appris que Klaus Badelt était exceptionnellement à Paris. Je l'ai donc rencontré, je lui ai montré le film. Et j'ai eu le bonheur inouï et le choc de l'entendre me dire : « c'est moi qui vous demande de faire votre film. J'adore ! ». Quand quelqu'un de son talent vous envoie des mails et vous rappelle pour vous dire qu'il est fan et qu'il sent qu'il pourrait faire un travail formidable sur le film, j'ai évidemment craqué pour lui ! Et il n'avait pas menti : il m'a vraiment créé quelque chose d'exceptionnel ! On a enregistré à Abbey Road avec des cordes magnifiques. Ce fut un moment merveilleux pour moi. Et là, j'ai compris pourquoi il tenait tant à faire *L'IMMORTEL*. Il avait ici à la fois l'occasion de faire de la musique flamboyante comme dans *PIRATES DE CARAÏBES* tout en créant des vraies émotions, des sentiments simples, purs, donc de jouer sur plusieurs tons, comme il en a rarement l'occasion.

Quel est votre sentiment à quelques semaines de la sortie du film ?

Je suis évidemment très attentif à la façon dont le film va être perçu parce qu'il me tient très à cœur, parce que j'aimerais que Jacky Imbert soit touché en le voyant et que les spectateurs soient eux aussi émus. Qu'ils aient reçu quelque chose auquel ils peuvent s'identifier, même si cette histoire n'est évidemment pas la leur. Dans la manière d'être regardé par les autres, d'être accepté et admis. Dans la manière de percevoir l'étranger. Dans leur façon de se sentir parfois eux-mêmes étrangers à des micro-sociétés auxquelles ils ont envie d'appartenir.

Enfin, plus personnellement, avec ce film, j'ai l'impression d'avoir un peu plus abouti mon travail tant au niveau de l'écriture que de la réalisation. Et j'ai la satisfaction d'avoir beaucoup travaillé avec tout le monde. Je découvre maintenant, tranquillement, le plaisir de partager.



FILMOGRAPHIE (RÉALISATEUR)

- 2010 **L'IMMORTEL**
Scénario Richard BERRY, Matthieu DELAPORTE et Alexandre de la PATELLIERE
d'après le roman éponyme de Franz-Olivier GIESBERT
- 2005 **LA BOÎTE NOIRE**
Scénario Eric ASSOUS et Richard BERRY,
d'après la nouvelle éponyme de Tonino BENACQUISTA.
- 2003 **MOI CÉSAR 10 ANS 1/2, 1M39**
- 2000 **L'ART (DÉLICAT) DE LA SÉDUCTION**
d'après l'oeuvre de Jean-Marc AUBERT "Kurtz"





CHARLY MATTEI

(L'IMMORTEL) JEAN RENO

Qui d'autre, en France, pour incarner une légende du milieu marseillais, "parrain" miraculé en quête de rédemption ? Avec ce nouveau rôle, l'acteur mythique du *GRAND BLEU* accède lui aussi à une forme de bilan et d'accomplissement. Sûrement pas une coïncidence...

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans le personnage de Charly Mattei ?

Son parcours de rédemption, tel que l'a écrit Richard Berry. Il est toujours difficile d'échapper à son environnement, de s'extraire de son passé. Le prix à payer peut être très cher. Il faut un certain temps, de toute façon, pour comprendre son propre parcours. Charly Mattei choisit l'être plutôt que le paraître. Son bateau, sa femme, son fils. Alors qu'il aurait pu opter pour le clinquant, les montagnes de cocaïne, les clichés. Cet

homme revient à l'essentiel. Et après l'attentat qui a failli lui coûter la vie, il protège sa famille.

Richard Berry a écrit ce rôle pour vous. *L'IMMORTEL*, c'est donc une histoire d'amitié entre un réalisateur et un acteur, aussi ?

D'abord, Richard a sorti un super scénario du livre de Franz-Olivier Giesbert, c'était difficile de lui dire non ! C'est lui, de fait, qui a repéré ce rôle pour moi. Pour tout dire, il y a longtemps que l'on se connaît,

que l'on se parle... Cela date de l'époque du film d'Elie Chouraqui, *MON PREMIER AMOUR*. Ensuite, on a joué ensemble *ANDROMAQUE*, chez Planchon, à Lyon, juste après *LE GRAND BLEU*, quand je ne voulais pas, à ce moment-là, me laisser enfermer dans un type de rôle. Richard, je le vois souvent, on s'appelle. C'est un ami. Surtout, c'est quelqu'un qui n'enferme pas les gens dans des étiquettes, justement. Il est éveillé à beaucoup de choses. Et, comme moi, il aime se frotter à des choses différentes. Je m'entends bien, au fond,

avec les personnes pour lesquelles il est toujours possible de sortir des couloirs...

Et cet ami a réussi à vous surprendre, en tant que metteur en scène et directeur d'acteur ?

Je me suis abandonné à lui... C'est un peu con à dire, mais je crois qu'il m'aime ! On ne peut pas filmer sans cette bienveillance, de toute façon. On n'a pas parlé pendant des heures, ni pendant des jours... Comme dans une histoire d'amour, il y avait cette entente affective, immédiate, entre nous. Et puis, de toute façon, le savoir ne se transmet pas par le biais d'un haut-parleur tonitruant ! Richard, lui, sur le plateau, il accompagne mais... avec acuité. Car c'est quelqu'un d'exigeant. Il sait ce qu'il va filmer, il ne lâche rien. C'est vrai que j'ai été surpris par ça. De découvrir cette grande qualité de metteur en scène. Richard, au fond,

c'est un mec qui pourrait travailler avec De Niro demain matin, sans problème ! Tout simplement parce qu'il a l'œil !

L'IMMORTEL n'est pas un duo exclusif néanmoins... Quelle a été votre relation de travail avec les autres comédiens, Kad Merad, Jean-Pierre Darroussin, Marina Foïs, qui viennent d'horizons très différents ? Etiez-vous, en quelque sorte, un peu... leur "parrain" ?

Quand j'arrive sur un plateau, j'ai déjà l'idée du "comment" et du "jusqu'où" on va le faire. Disons qu'en général, je me dis : c'est un rêve et je voudrais que ce rêve aille là. Je pense que les autres le sentent, et qu'ils se positionnent toujours par rapport à celui qui demande le plus. L'objectif étant que l'on obtienne cette concordance entre les personnages, les envies...

Ceci étant, un film, pour moi, c'est un travail avec les autres. Un art de groupe. Et vous vous en rendez compte seulement dans l'humilité. C'est pourquoi il faut y aller tout doucement ! Être sûr que c'est le bon angle, le bon rythme, le bon moment. Ce que fait Marina dans le film, par exemple, c'est exceptionnel. C'est une actrice talentueuse, intelligente. Là, avec ce personnage, elle est d'une retenue... Elle trouve la justesse du truc ! Comme Kad. Il s'est lâché et il est très bon. Je pense même qu'il va être extrêmement surpris quand il va se voir ! Au fond, c'est un film tribu...

On a l'impression que vous-même avez été cueilli par ce film, comme surpris. Quelle place lui accordez-vous dans votre filmographie, après tant d'années de carrière ?

J'ai vu le film pendant les vacances...



de la Toussaint, en famille. J'ai cinq gamins, des petits, des grands : ils ont été étonnés d'émotion, honnêtement ! J'ai été tellement heureux de ça et, en même temps, ça me fait mal. Parce que je m'aperçois que *L'IMMORTEL*, qui pour moi est un grand film, hé bien... C'est aussi un film bilan, en tant qu'acteur et en tant qu'homme. La leçon, c'est que si on n'a pas la belle histoire, avec la belle personne... hé bien... on continue, mais c'est extrêmement rare de telles étincelles ! Et le bilan, c'est de se demander, à l'âge que j'ai, qu'est-ce que je suis dans le paysage du cinéma français ? Cela a l'air un peu prétentieux, dit comme ça, d'autant que le titre du film c'est quand même *L'IMMORTEL* : ça n'est donc pas rien ! Mais de fait, ce personnage, il a un revolver, en même temps il a de l'humour, et en même temps ça saigne à l'intérieur... Or, il me semble que j'ai toutes ces facettes en moi. Et Richard, dans son œil, il les a aussi !

L'IMMORTEL est un film noir, assumé comme tel. Vous en parlez avec gravité. A l'heure des bilans, puisqu'il s'agit de cela, y a-t-il encore une place pour le plaisir dans votre façon d'exercer ce métier ?

Le plaisir, c'est quand les autres sont contents ! Pendant le tournage, on ne peut pas dire que je m'amuse. L'idée que cela ne va pas plaire, ça vous pétrifie. Cette peur vous coupe de tout plaisir. Bien sûr, on n'est pas à la mine, ni devant un taureau, ni à la guerre ! Mais c'est quelque chose, néanmoins, de vouloir parler d'un homme, de rendre compte d'un destin... En plus, Jacky Imbert, l'homme dont cette histoire s'est inspirée, je l'ai vu. Et croyez moi, après, on ne peut pas se mettre dans les souliers de quelqu'un de manière légère. C'est une responsabilité, quoi qu'il en soit. Cela étant, grâce au tournage de *L'IMMORTEL*, j'ai compris, aussi, à quel point Richard et moi nous étions amis, à un degré encore supérieur. Du coup, j'aimerais bien voir ce que cela pourrait donner lui et moi dans une comédie. Une comédie avec du cœur, bien sûr !



FILMOGRAPHIE SELECTIVE (JEAN RENO)

- | | | | |
|------|--|------|--|
| 2010 | L'IMMORTEL
de RICHARD BERRY | 1997 | RONIN
de JOHN FRANKENHEIMER |
| 2010 | COUPLES RETREAT
de PETER BILLINGSLEY | 1997 | GODZILLA
de ROLAND EMMERICH |
| 2009 | LA PANTHERE ROSE 2
de HARALD ZWART | 1996 | LES VISITEURS II
de JEAN-MARIE POIRÉ |
| 2008 | CASH
de ERIC BESNARD | 1995 | LE JAGUAR
de Francis VEBER |
| 2006 | DA VINCI CODE
de RON HOWARD | 1995 | MISSION : IMPOSSIBLE
de BRIAN DE PALMA |
| 2006 | LA PANTHERE ROSE
de SHAWN LEVY | 1994 | PAR-DELA LES NUAGES
de WIN WENDERS |
| 2005 | LE TIGRE ET LA NEIGE
de ROBERTO BENIGNI | 1994 | FRENCH KISS
de LAWRENCE KASDAN |
| 2005 | L'EMPIRE DES LOUPS
de OLIVIER DAHAN | 1994 | LEON
de LUC BESSON |
| 2005 | HOTEL RWANDA
de TERRY GEORGE | 1992 | LES VISITEURS
de JEAN-MARIE POIRÉ |
| 2004 | L'ENQUETE CORSE
de ALAIN BERBERIAN | 1990 | L'OPERATION CORNEED BEEF
de JEAN-MARIE POIRÉ |
| 2003 | TAIS-TOI
de FRANCIS VEBER | 1989 | NIKITA
de LUC BESSON |
| 2002 | ROLLERBALL
de JOHN MC TIERNAN | 1987 | LE GRAND BLEU
de LUC BESSON |
| 2001 | WASABI
de GÉRARD KRAWCZYK | 1985 | SUBWAY
de LUC BESSON |
| 2000 | LES RIVIERES POURPRES
de MATHIEU KASSOVITZ | 1982 | LE DERNIER COMBAT
de LUC BESSON |



TONY ZACCHIA

PAR KAD MERAD

Face à "l'Immortel", endossant le noir costume d'un parrain marseillais, le comédien triomphal des *CHORISTES* et des *CH'TIS* opère un virage à 180 degrés. Inquiétant, imprévisible, dangereux : on ne l'avait encore jamais vu dans un rôle aussi sombre.

Kad Merad dans un polar, c'est inattendu. Etes-vous un fan du genre, est-ce la raison pour laquelle vous avez accepté ce rôle ?

Surtout parce que c'était nouveau, donc tentant, voire amusant. Nous les acteurs, on est quand même tous des joueurs, des enfants ! Même si je n'étais pas sûr, au fond, d'être capable de le faire... C'est d'ailleurs ce que j'ai dit à Richard Berry, quand il m'a proposé ce rôle. Parce que, sinon, le polar, ce n'est pas forcément un genre sur lequel je me jette tout de suite. En même temps, *LES AFFRANCHIS*, *SCARFACE*, *L'IMPASSE* de De Palma, tous ces films avec de gros bandits, de grands voyous, c'est fascinant ! Ce sont des gens extrêmement cruels, des hors la loi en permanence aussi et, par ailleurs, on ne les reconnaît pas. Là, aujourd'hui, peut-être que j'en fréquente sans le savoir... Qui sait ? La

seule chose, c'est que si vous vous retrouvez à un diner avec l'un d'entre eux, il aura probablement un truc différent dans le regard...

C'est à cette étincelle que vous avez pensé, en composant votre personnage, ou aux gangsters de légende qui jalonnent l'histoire du cinéma ?

Quand j'ai fait les *CH'TIS*, j'ai pensé à Louis de Funès pour certaines scènes. Donc là, quand on fait un film de gangsters, un gangster habillé tout en noir comme Zacchia, mon personnage, habitant dans une immense baraque, forcément, on est dans *SCARFACE* ! Et forcément, j'ai pensé à Pacino ! Mais c'est une inspiration inconsciente. Parce que, de toute façon, les grands voyous pathétiques, il n'y a pas cinquante millions de façons de les appréhender ! Heureusement, pour ce film, j'avais comme béquilles le fait qu'il

bégaie, qu'il a des maux de tête, qu'il est hypocondriaque. Car sinon, c'est un type normal dans son milieu. Je me souviens d'une chose que Richard m'avait dite, pour bien le comprendre : "c'est un type charmant, il aime beaucoup sa famille, il plait aux femmes... Mais il ne faut pas le faire chier ! Parce qu'il y a quelque chose en lui qui doit brûler, au fond de son corps". De fait, il peut tuer quelqu'un de sang froid. C'est donc un type imprévisible et dangereux, aussi...

On a l'impression qu'aujourd'hui encore, vous êtes surpris que l'on vous ait proposé un tel rôle de méchant !

Je me souviens en effet avoir dit à Richard : "Pourquoi moi, tu veux que je fasse ça ?". On a tous une image, on se trimballe tous des étiquettes. La mienne, c'est d'être monsieur tout le monde. Et puis

FILMOGRAPHIE SELECTIVE (KAD MERAD)

- 2010 **L'IMMORTEL**
de RICHARD BERRY
- 2008 **SAFARI**
de OLIVER BAROUX
LE PETIT NICOLAS
de LAURENT TIRARD
RTT
de FRÉDÉRIC BERTHE
- 2007 **CE SOIR JE DORS CHEZ TOI**
de OLIVER BAROUX
BIENVENUE CHEZ LES CH'TIS
de DANY BOON
FAUBOURG 36
de CHRISTOPHE BARRATIER
- 2006 **LA TÊTE DE MAMAN**
de CARINE TARDIEU
- 2005 **UN TICKET POUR L'ESPACE**
de ERIC LARTIGAU
+ co-auteur
ESSAYE MOI
de PIERRE FRANÇOIS MARTIN-LAVAL
JE VAIS BIEN, NE T'EN FAIS PAS
de Philippe LIORET
César 2007 - Meilleur second rôle masculin
- 2004 **IZNOGOU**
de PATRICK BRAOUDÉ
LES DALTONS
de PHILIPPE HAÏM
- 2003 **LES CHORISTES**
de CHRISTOPHE BARRATIER
QUI A TUÉ PAMELA ROSE ?
de ERIC LARTIGAU
+ co-auteur
- 2002 **LA BEUZE**
de FRANÇOIS DESAGNAT &
THOMAS SORRIAUX

d'être un clown. Bien sûr, j'ai fait quelques rôles dramatiques, mais de là à tenir un flingue... Même si c'est du cinéma, il faut que l'on y croit un peu ! Il y a une ligne à ne pas franchir, celle du ridicule. Alors oui, j'en ai bavé. En ce sens où je devais me mettre dans un certain état, sur le plateau, ce que je fais rarement.

Un état second, plus introspectif ?

Disons qu'en général, avant de commencer un tournage, je pense au rôle, je le mûris en moi et puis, le premier jour arrive, et si je sais comment attaquer la première scène, le reste s'enchaîne. Là, tous les jours, il fallait que je reparte à zéro. J'étais très tendu, et totalement crevé à la fin de la journée !

En somme, vous ressentiez une pression supplémentaire ?

Un film comme celui-là, pour moi mais aussi pour Marina Foïs - on s'en est un peu parlé avant le tournage - c'est important. On sait que les gens vont nous guetter, on en est conscient. Et puis, on veut faire plai-

sir à Richard Berry. C'est un très bon metteur en scène, très précis. On se sent réellement dirigé avec lui. S'il nous avait laissé la possibilité de nous engouffrer dans une seule brèche, là... cela n'aurait pas été la même histoire ! Mais il n'y a eu aucun problème tout au long du tournage, l'environnement était très professionnel.

Parlez-nous de votre travail, justement, avec Jean Reno. Votre personnage est à la fois l'ami d'enfance et le rival du sien, vos scènes ensemble sont très intenses, dont l'une, capitale... à la fin du film !

L'IMMORTEL, c'est un film pour lui ! Il peut endosser ce genre de personnage, il a cette étoffe, cette densité. C'est quelqu'un de solide, Jean, et d'un charisme impressionnant ! Cette dernière scène dans la cuisine, vers la fin du film, quand je la jouais avec lui, j'avais l'impression de rêver... A ce moment-là, on a presque envie que vos copains soient là pour qu'ils vous prennent en photo avec lui ! Pour moi, Jean est un acteur mythique depuis *LE*

GRAND BLEU. D'autant qu'il a fait une carrière internationale.... J'étais à Los Angeles dernièrement, et il est aussi connu là-bas qu'en France ! Cela représente beaucoup, pour moi, de m'être retrouvé face à lui.

Et de retrouver Marseille, une ville que vous connaissez particulièrement bien ?

Ma femme est née à Marseille, ma sœur y vit, mon frère y a un restaurant, j'y ai moi-même une maison : on peut quasiment dire que j'y vis ! C'est une ville magnifique, très cinématographique. D'un coup de bateau vous êtes au Frioul, et vous avez un coucher de soleil sur la mer pour vous tout seul ! Bon, malheureusement pour les Marseillais, c'est aussi une ville qui est souvent associée au film noir et aux gangsters. Je comprends que certains en aient un peu marre... Mais, en même temps, ça a existé ! Même si *L'IMMORTEL* ne s'est inspiré que très librement des figures de Jacky Imbert et autres collègues, il n'aurait pas pu être tourné ailleurs.

MARIE GOLDMAN

LA FEMME FLIC

MARINA FOIS

Pour sa toute première fois dans un film de genre, la comédienne campe un personnage résolument contemporain : une femme flic, enquêtrice de terrain, opaque, obstinée et frondeuse. Rattrapée par les ombres de son passé, elle doit jongler au quotidien entre ses idéaux, ses désillusions et son rôle de maman solo.

C'est votre première incursion dans un film de genre. Est-ce le fait de jouer un "flic" dans un film noir, qui vous a tout simplement tentée au départ ?

Oui, c'est vrai, autant avoir un rôle de genre ! En fait, j'avais déjà joué un personnage de flic, dans le long métrage d'Ilan Duran Cohen, *LE PLAISIR DE CHANTER*, mais c'était plus de l'espionnage, ça se passait dans les hautes sphères. Là, ce qui m'intéressait, le défi, c'était de trouver ma façon de dire "vous êtes en état d'arrestation", alors qu'on l'a entendu mille fois. En somme, de ne pas être dans la musique du téléfilm immédiatement. Parce que ce sont des codes que l'on a tellement intégrés... Il y a forcément des prises où j'ai joué cette musique-là d'ailleurs...

C'est là qu'intervient le regard du metteur en scène...

Oui, et de fait, l'autre chose qui m'a décidée, c'est la façon dont Richard Berry m'a parlé de ce personnage. Il m'a dit une phrase à son propos, un mot déterminant : "je veux qu'elle soit opaque". C'est très nourrissant pour l'imagination... Parce qu'alors

défilent toute sa vie et son histoire, même si on ne les montre pas.

Comment avez-vous procédé pour construire et nourrir cette opacité, justement ?

Moi, ce qui m'intéressait chez elle, et Richard Berry aussi, c'est son écartèlement. La confrontation de sa vie à elle, pas très cinématographique avec toutes les difficultés des vraies femmes de la vraie vie, et le monde dans lequel elle est projetée, et auquel, au fond, on ne peut pas croire. Je suis copine avec Jean-François Abgrall, l'ancien gendarme qui a confondu Francis Heaulme, le tueur en série. Il me racontait que pendant les enquêtes, ou quand on sort d'une confrontation avec un grand criminel, que l'on côtoie par force une violence dont on n'imagine même pas qu'elle puisse exister, hé bien l'on se racroche à la banalité extérieure. Que ça fait du bien d'aller dans un bistrot, de commander un café, de voir des gens normaux faire des choses normales. Mais on peut imaginer, malgré tout, que l'adrénaline les nourrit... Même quand on est un flic à son petit niveau à elle. Et puis, elle



est mue par des objectifs très personnels. Je ne parlerais pas de vengeance, mais plutôt d'un besoin de justice, que j'imagine nécessaire pour faire le deuil de son mari.

Très vite, en tout cas, votre personnage échappe aux archétypes de l'enquêtrice infallible, qui déjoue tous les pièges...

Oui, ce qui est intéressant avec les gens comme elle, c'est qu'ils sont sans arrêt obligés de dealer avec leurs idéaux. J'imagine que lorsque l'on rentre dans la police, c'est avec une certaine éthique. Et puis, face au réel, face aux réponses de la justice aussi, et du système que beaucoup de flics subissent, certains doivent, forcément, faire le deuil de leurs rêves d'adolescence. En plus, dans cette histoire très particulière, mon personnage vient de perdre son mari, un flic aussi, probablement infiltré dans le milieu et qui s'est fait assassiner. Sans doute plein de questions se posent à elle par rapport à son implication : jusqu'où doit-elle aller, a-t-elle le droit de prendre des risques maintenant qu'elle se retrouve seule avec un enfant ? Alors que c'est aussi pour son enfant qu'elle a besoin de connaître la vérité et que les coupables soient punis. Elle est certainement tiraillée entre le besoin de se détacher et la nécessité de s'investir, de se battre aussi contre elle-même pour ne pas se... surinvestir ! Ce "nœud" rend ce personnage très intéressant, même si ça ne se joue pas, car ce n'est pas le sujet du film.

La direction d'acteur est essentielle, aussi, dans cette quête de la nuance, non? D'autant plus lorsque le réalisateur est lui-même comédien...

De toute façon, pour les dosages, je fais confiance aux metteurs en scène. En fait, je vais là où ils me demandent d'aller. Richard Berry sait exactement ce qu'il veut, ce qu'il cherche. Et je crois que ce qu'il veut, c'est que son acteur existe, pas qu'il montre qu'il existe. Il cherche la banalité, ce qui me semble très intéressant. Il aime quand on a l'impression de surprendre un personnage à un moment de sa journée ou de son boulot. Par rapport au flic, il cherche le quotidien, pas la panoplie.



FILMOGRAPHIE SELECTIVE (MARINA FOIS)

- 2010 **L'IMMORTEL**
de RICHARD BERRY
- 2009 **LE CODE A CHANGE**
de DANIELE THOMPSON
**NON MA FILLE,
TU N'IRAS PAS DANSER**
de CHRISTOPHE HONORÉ
- 2008 **LE BAL DES ACTRICES**
de Maïwenn
- 2007 **LA PERSONNE AUX DEUX PERSONNES**
de NICOLAS et BRUNO
- 2006 **DARLING**
de CHRISTINE CARRIÈRE
CÉSAR 2008
NOMINATION MEILLEURE ACTRICE
- 2005 **UN TICKET POUR L'ESPACE**
de ERIC LARTIGAU
ESSAYE - MOI
de PIERRE FRANÇOIS MARTIN - LAVAL
- 2004 **UN PETIT JEU SANS CONSEQUENCE**
de BERNARD RAPP
- 2003 **RRRRRR !!**
de ALAIN CHABAT
CASABLANCA DRIVER
de MAURICE BARTHÉLEMY
J'ME SENS PAS BELLE
de BERNARD JEANJEAN
- 2002 **MAIS QUI A TUE PAMELA ROSE ?**
de ERIC LARTIGAU
- 2001 **LE RAID**
de JAMEL BENSALAH
FILLES PERDUES CHEVEUX GRAS
de CLAUDE DUTY
- 2000 **LA TOUR MONTPARNASSE
INFERNALE**
de CHARLES NEMES
**ASTERIX ET OBELIX
MISSION CLEOPATRE**
de ALAIN CHABAT
- 1998 **SERIAL LOVER**
de JAMES HUT
TRAFIC D'INFLUENCE
de DOMINIQUE FARRUGIA
- 1993 **CASQUE BLEU**
de GÉRARD JUGNOT



MARTIN BEAUDINARD LE CONSIGLIERE

JEAN-PIERRE DARROUSSIN

Retour à Marseille pour l'acteur fétiche de Robert Guédiguian. Dans un rôle pivot : celui de l'ami avocat des deux plus grandes figures du milieu que sont Matteï et Zacchia. Dans la loi, ou à côté, au coeur de leur rivalité : jusqu'où peut-il tenir, entre légalité et loyauté ? Pas pareil...



fin de compte, à travers lui, ce dont on parle, c'est de la difficulté de l'engagement... Mais ce n'est pas forcément un anti-héros. Disons que dans chaque fonction du récit, il y a des protagonistes, des figures qui correspondent aux possibilités de chacun. Moi, mon personnage, il est du côté de ce qui est identifiable, pour le public, au niveau humain. Ainsi, il est l'avocat de ses amis gangsters. On peut donc supposer, par exemple, que ce type-là était un jeune cacou des quartiers Nord, sauf que lui a fait des études... ça peut arriver !

Vous êtes-vous inspiré de personnes réelles, ou fictives, pour trouver sa vérité ?

Darroussin, dans un film noir à Marseille : serait-ce une estampille ?

Mais je ne veux pas être estampillé ! Je n'ai pas vocation à n'être pris que dans un seul genre, dans un seul style ! Ce qui m'a intéressé, au départ dans *L'IMMORTEL*, c'est de travailler avec Richard Berry. Je le connais bien, c'est un camarade. J'avais déjà un petit rôle dans son premier film. Là, il me proposait un chouette personnage, un peu décalé, avec des trucs intéressants à

jouer. Et puis je n'ai pas fait beaucoup de films d'action !

La force de votre personnage, ce sont ses contradictions ?

Oui, en général, dans les films de genre, les personnages sont entiers. Lui, il est dans la contradiction en permanence... Donc, déjà en soi il échappe aux clichés. Il est au centre de la crise, de la guerre, les forces qui l'agitent se frottent de plus en plus, jusqu'à révéler ses failles. En

Richard m'a fait rencontrer une avocate. Mais bon, de toute évidence, puisque c'est une femme, pas de projection possible ! Et puis bien sûr, du côté de la fiction, on pense au rôle de Robert Duvall dans *LE PARRAIN*. Sauf que cela n'a rien à voir ! Lui, c'est une espèce de ministre de l'Intérieur, directement impliqué dans une histoire de mafieux. Alors que là, dans *L'IMMORTEL*, ce sont des gangsters assez individualistes. La bagarre entre eux n'est pas pour une hégémonie sur un quartier

ou un commerce. Non, c'est une bagarre morale. Je sais bien que le cinéma est un art tellement récent, qu'il jouit de se reconnaître et essaie toujours de fonctionner en référence à... Mais moi, je ne fonctionne pas avec des références dans la tête quand je joue ! J'essaie même de les éviter !

Puisque l'on parle de références, pensez-vous que "L'IMMORTEL", au-delà de l'histoire dont il s'inspire, aurait pu être tourné ailleurs qu'à Marseille ?

Non, je ne pense pas. D'abord parce que la figure dont il s'inspire, justement, est celle d'un personnage assez mythique à Marseille, Jacky Imbert. Bien sûr, on pourrait transposer ça à Hambourg... Mais non en fait ! Parce qu'il y a dans l'imaginaire collectif, en France et bien au-delà, une histoire, un lien avec le grand banditisme marseillais. Jouer avec ces archétypes, c'est s'attaquer à des classiques du genre. Et puis bon, à Marseille, historiquement, la proximité avec l'Italie, Naples, ça créé des correspondances avec les mafias. Qu'elles soient napolitaines, ou

corses aussi ! Il y a le fait que Marseille soit un port, encore : forcément, il y a des trafics ! Enfin, il y a l'Histoire elle-même : le fait qu'avant-guerre, tout autour du port et du Panier, ces quartiers étaient un peu des quartiers de non-droit pour la pègre. Et après-guerre, les Résistants ont pris le pouvoir avec leurs amis... Marseille, c'est une ville où les aventures sont possibles, donc les aventuriers sont là ! C'est plus difficile de s'imaginer des aventuriers à Chalons-sur-Marne ou à Cholet, non ?

Du coup, même si l'on n'est pas complètement dans la fable, on n'est pas non plus dans le réalisme !

Tout dépend de ce que l'on veut raconter. Richard, il a envie de faire du cinéma qui le bluffe. Il aime les mouvements de caméra, les lumières. C'est quand même quelqu'un qui vient du théâtre. En fait, il propose un autre type de complicité aux spectateurs, qui est plus de l'ordre du rêve, plus héroïque, plus épique en somme. Et je pense qu'effectivement il y a de la tragédie dans cette histoire de combat et de trahison.

Pas mal de violence aussi...

Richard, je l'ai vu pendant le tournage, il a essayé de faire que ne soit pas anodin. De bien montrer que ce sont des hommes qui meurent, pas des personnages. J'aime bien quand la violence nous fait penser que ce n'est pas si gratuit que cela. Toutes ces bagarres, ça laisse des gens sur le carreau, des parents, des sœurs. Tous ces gens vont être déchirés. C'est pas mal de le dire...

On a l'impression qu'en dépit du contexte, cela reste pour vous un tournage heureux ?

Oui, c'est un tournage qui s'est passé très facilement. Richard Berry est un metteur en scène qui communique son plaisir : ça donne de l'élan, de l'énergie. En plus, étant acteur, il sent jusqu'où les autres acteurs peuvent aller. Il n'est pas facilement épaté. C'est pas mal, je pense, pour un metteur en scène, de sentir qu'il est en train de fabriquer le film qu'il avait envie de faire. C'est ce que j'ai ressenti.

FILMOGRAPHIE SELECTIVE (JEAN PIERRE DAROUSSIN)

- | | | | |
|---------|---|------|--|
| 2010 | L'IMMORTEL
de RICHARD BERRY | 1998 | C'EST QUOI LA VIE ?
de FRANÇOIS DUPEYRON
<i>CONCHA DE ORO AU FESTIVAL DE SAN SEBASTIAN 1999</i> |
| 2008/09 | RIEN DE PERSONNEL
de MATHIAS GOKALP | 1998 | QUI PLUME LA LUNE ?
de CHRISTINE CARRIERE
<i>PRIX CICA AU FESTIVAL DE CANNES 1999
SECTION QUINZAINES DES REALISATEURS
BAYARD D'OR DU MEILLEUR COMEDIEN AU
FESTIVAL DE NAMUR 1999
PRIX DU MEILLEUR INTERPRETE AU
FESTIVAL DE THESSALONIQUE (GRECE)</i> |
| 2008 | LA DAME DE TREFLE
de JEROME BONNELL | 1997 | LE POULPE
de GUILLAUME NICLOUX
<i>NOMINATION AUX CESARS 1999 DANS LA CATEGORIE
"MEILLEUR ACTEUR"</i> |
| 2008 | ERREUR DE LA BANQUE EN VOTRE FAVEUR
de GERARD BITTON ET MICHEL MUNZ | 1997 | ON CONNAIT LA CHANSON
de ALAIN RESNAIS |
| 2007 | L'ARMEE DU CRIME
de ROBERT GUÉDIGUIAN | 1996 | MARIUS ET JEANNETTE
de ROBERT GUÉDIGUIAN
<i>PRIX LOUIS DELUC ET PRIX DES LUMIERES DE
LA VILLE NOMINATION AUX CESARS 1998 DANS LA
CATEGORIE "MEILLEUR SECOND ROLE MASCULIN"</i> |
| 2006 | LE CŒUR DES HOMMES 2
de MARC ESPOSITO | 1996 | UN AIR DE FAMILLE
de CEDRIC KLAPISCH
<i>PRIX SPECIAL DU JURY ET DU PUBLIC AU FESTIVAL
DE MONTREAL 1996
CESAR DU "MEILLEUR SECOND ROLE MASCULIN"</i> |
| 2006 | DIALOGUE AVEC MON JARDINIER
de JEAN BECKER | 1995 | MON HOMME
de BERTRAND BLIER |
| 2006 | LE VOYAGE EN ARMENIE
de ROBERT GUÉDIGUIAN | 1995 | A LA VIE A LA MORT
de ROBERT GUÉDIGUIAN |
| 2005 | LE PRESENTIMENT
de JEAN-PIERRE DAROUSSIN
<i>PRIX DU PREMIER FILM LOUIS DELUC 2006
PRIX DU MEILLEUR PREMIER FILM 2006
ATTRIBUE PAR LE SFCC
SYNDICAT FRANÇAIS DE LA CRITIQUE DE CINEMA</i> | 1992 | CUISINE ET DEPENDANCES
de PHILIPPE MUYL
<i>NOMINATION AUX CESARS 1994 DANS LA CATEGORIE
"MEILLEUR SECOND ROLE MASCULIN"</i> |
| 2005 | COMBIEN TU M'AIMES ?
de BERTRAND BLIER | 1989 | MES MEILLEURS COPAINS
de JEAN-MARIE POIRE |
| 2004 | TOUTE LA BEAUTÉ DU MONDE
de MARC ESPOSITO | 1985 | KI LO SA ?
de ROBERT GUÉDIGUIAN |
| 2004 | SAINT-JACQUES... LA MECQUE
de COLINE SERREAU | 1985 | ON NE MEURT QUE DEUX FOIS
de JACQUES DERAY |
| 2003 | UN LONG DIMANCHE DE FIANCAILLES
de JEAN-PIERRE JEUNET | 1984 | TRANCHES DE VIES
de FRANÇOIS LETERRIER |
| 2003 | FEUX ROUGES
de CEDRIC KAHN
<i>PEGASO D'ORO AU FLAIANO FILM FESTIVAL 2005</i> | | |
| 2002 | LE CŒUR DES HOMMES
de MARC ESPOSITO | | |
| 2001 | MARIE-JO ET SES 2 AMOURS
de ROBERT GUÉDIGUIAN
<i>SELECTION OFFICIELLE FESTIVAL DE CANNES 2002</i> | | |
| 2000 | 15 AOUT
de PATRICK ALESSANDRIN | | |
| 2000 | L'ART DELICAT DE LA SEDUCTION
de RICHARD BERRY | | |
| 1999 | LA BUCHE
de DANIELE THOMPSON | | |

MARSEILLE & LE FILM NOIR : UNE PLONGÉE EN EAUX TROUBLES

Depuis quasiment l'origine du cinéma, Marseille, "Chicago à la française", est le terreau privilégié du film noir. Entre mythe et réalité, fantasmes et litanie de faits divers, glamour et violence, tentative d'explication...

UN ARTICLE D'ARIANE ALLARD

Serait-ce qu'ici, comme le suggère l'écrivain marseillais René Frégni, "le bleu de la Méditerranée met en lumière le noir du crime" ? C'est peu

dire, en effet, qu'au cinéma Marseille se conjugue avec... plongée en eaux troubles ! Ville-monde, portuaire donc forcément interlope, ses convulsions, ses trafics et ses clans font partie depuis des décennies d'un imaginaire collectif, très fort et très stable, alimenté par un 7e art

toujours avide d'images. Et Dieu sait que la rade, même gangrénée, peut être photogénique !

De *JUSTIN DE MARSEILLE* (Maurice Tourneur, 1935) à *FRENCH CONNECTION 2* (John Frankenheimer, 1975), en passant par *BORSALINO* (Jacques Deray, 1970), *TOTAL KHÉOPS* (Alain Bévérini, 2002) ou, désormais, *L'IMMORTEL* (Richard Berry, 2010) : la liste est donc longue de ces films qui, épousant les chaos et les errances de leur époque respective, font de Marseille un bien sombre miroir. Allez, même les plus amoureux sauront en convenir : tout cela n'est évidemment pas que le fait du hasard !

FAITS DIVERS

Commençons par le commencement. Il était une fois... "Malfrats", "mafia", "demi-sels" et "filles de joie" : autant de mots, qui, depuis les années 20, tourbillonnent comme le mistral, certains jours sur le Vieux-



Port. Autant de figures, surtout, reprises sur grand écran et qui ont assis cette réputation de "Chicago à la française". Fadaïses, fariboles ? Hum... Nul ici ne saurait nier une histoire chahutée de cité éternellement frondeuse, voire hors-la-loi, jusqu'à sa mise sous tutelle en mars 1939, après que la ville ait plongé dans la prévarication, sous l'emprise du trio Sabiani-Carbone-Spirito. De la réalité à la fiction - hier encore, avec la tuerie du *BAR DU TÉLÉPHONE* en 1978, l'affaire Lucet en 1982, ou la *GUERRE DES CLINIQUES* à la fin des années 80 - tout n'est donc pas qu'affaire de fantasmes ou d'exagération ! Il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'excellent "Guide du Marseille des faits divers", des journalistes Angélique Schaller et Marc Leras (éditions du Cherche Midi). Tout en fourmillant d'anecdotes sur les peurs et les espoirs des Marseillais tout au long de l'Histoire, il nous rappelle, aussi, que "la plus vieille ville de France" sait "être à la hauteur de sa légende noire". Pourtant, ce qu'il y a d'intéressant dans le cinéma - même s'il n'évite pas toujours l'ornière du cli-

ché, faute de vision, parfois - c'est qu'il ne dit pas que cela. Au-delà de cette litanie de règlements de compte, de collusions entre pouvoir politique et pègre, ou de tragédies, ce que l'on voit, ce que l'on entend, hors champ, c'est pourquoi le noir va si bien à Marseille. Et pourquoi, au fond, cette ville qui se vante, de peur sans doute de ne pas être entendue, cette cité phocéenne qui "aime le bruit et les chaînes en or", comme l'épingle l'écrivain et cinéaste marseillais Philippe Carrese, pourquoi celle-ci est devenue - et ce à travers le monde - l'un des lieux emblématiques du film noir. Peu importe (presque !), comme le suggère Alain Guillemin, chercheur au Laboratoire méditerranéen de sociologie, à Aix-en-Provence, qu'elle ne soit plus, aujourd'hui, "que peut-être la 15e ou la 16e ville la plus dangereuse de France"... L'épopée tonitruante et violente qui scande son destin au cinéma a fait d'elle un mythe.

SYMBOLE

Car de même qu'en général la ville-labyrinthe - est métaphorique du polar, Marseille à l'écran (mais aussi en littérature) est devenue la manifestation symbolique d'une société en crise, ce à travers l'expression d'une culture méditerranéenne et d'une mentalité latine pourtant très spécifiques.

Les images, d'abord : "Le premier film, le film de référence si l'on veut, celui qui est un peu l'équivalent du 'Scarface' de Hawks, c'est 'Justin de Marseille'", explique Jeanne Baumberger, critique et historienne du cinéma méditerranéen. "C'est lui qui





institue l'image du gangster avec un code d'honneur. Un voyou paternaliste. Cette mythologie va donc se développer tout au long des années 30 et 40, installant l'image de Marseille-Chicago". Les années 60, elles, vont sensiblement modifier la donne : "Marseille devient le passage obligé des gangsters en cavale. On le voit dans 'A bout de souffle', de Jean-Luc Godard, par exemple. Le personnage de Belmondo vole une voiture sur le Vieux-Port avant de monter à Paris. On retrouve cela aussi chez Melville, dans *LE DEUXIÈME SOUFFLE*. Nouvelle inflexion, pendant les années 70 ? Oui, et... non. Oui, avec le magistral diptyque de la "French Connection", qui offre à Marseille de glauques correspondances avec la mafia new-yorkaise. Mais non avec les belles gueules d'amour de *BOR-*

SALINO (les ombres de Delon et Belmondo jeunes premiers hantent encore le quartier du Panier, derrière le Vieux-Port, c'est dire !).

"Borsalino, c'est fondamental", sourit Jeanne Baumberger. "Parce que ce film reprend la mythologie des années 30, mais fait apparaître aussi la figure du gangster glamour, ce que n'était pas Justin ! Du coup, la légende de Marseille devient fascinante... En même temps, elle va plomber durablement sa réputation !". D'où, peut-être, l'émergence dans les années 80 d'une nouvelle figure : celle du flic fatigué. "Le premier à l'avoir représenté au cinéma, c'est Edouard Niermans, en 1936, dans 'Poussière d'ange'. On se rapproche de ce que va faire Jean-Claude Izzo en littérature, dans les années 90, avec ces personnages qui n'en peu-



vent plus de la corruption, qui décident de s'accrocher à leur sens du devoir, même s'ils savent que c'est foutu d'avance". Bienvenue, ainsi et désormais, dans le Marseille du déclin économique, flirtant avec le Front National tandis que les cités sont "tenues" par la drogue...

Beaucoup moins glamour que les jolies petites gouapes de *"Borsalino"* ! Mais, tandis qu'émerge le "polar marseillais", ce nouveau genre littéraire où prévalent "la critique sociale et le désenchantement", comme le rappelle le sociologue Alain Guillemain, il était logique que le cinéma s'en fasse l'écho, sinon l'amplificateur.

SURVIE

"De toute façon, sur le principe, Marseille n'a jamais été une ville riche, sauf une centaine d'années, à l'époque du Canal de Suez et du négoce s'y afférant", tranche, à nouveau, Philippe Carrese, auteur notamment de "Trois jours d'engatse", l'un des romans fondateurs du "polar marseillais". "C'est une ville qui a toujours été en situation de survie économique et d'intégration de populations. Du coup, ça implique des comportements qui, à un moment donné, se frottent à la justice. Voilà pourquoi elle a sans doute, et depuis si longtemps, permit d'alimenter tant de films noirs".

Un peu moins d'images, un peu plus de réel pour finir ? Philippe Carrese a réalisé trois des documentaires de la série diffusée sur

France 3, *LES PARRAINS DE LA CÔTE*. Dont l'un sur le clan Zampa, qui fait la transition entre le milieu corse à l'ancienne et celui de la "French Connection", les années Zampa coïncidant avec quelques uns des dossiers les plus lourds de l'histoire criminelle de Marseille (par exemple l'assassinat du juge Michel, en 1981). Et l'autre... sur Jacky Imbert dit Jacky le Mat, celui-là même qui a inspiré le personnage de *L'IMMORTELL*. "Je l'ai rencontré, fugitivement", explique le cinéaste marseillais, "c'est un type qui a un charisme extraordinaire. Après, il y a ce que le mythe apporte... Ce que je sais, moi, c'est qu'il y a une véritable dichotomie entre le réel et la fiction, de toute façon. Pas seulement pour lui. En règle générale, la police, la justice et... la fiction ont 20 ans de retard par rapport à la réalité du grand banditisme. Une réalité dure, hyper dangereuse, assez effrayante en fait !". René Frégni, qui, longtemps, a animé des ateliers d'écriture à la prison des Baumettes, ne s'est donc pas trompé : le bleu de la Méditerranée peut être très noir à Marseille. Au sens propre comme au sens figuré. On comprend pourquoi le cinéma toujours revient au port, éternelle matrice d'histoires. C'est aussi ce que dit et montre Richard Berry aujourd'hui : au tout début du film, son héros "immortel" se fait flinguer dans le parking du cours d'Estienne d'Orves, sur le Vieux-Port justement. La mer, le crime, le tragique, l'éternité : que la lumière soit... Tout y est !



MARSEILLE EST LE SYMPTÔME D'UNE FIEVRE UNIVERSELLE

Marseille, ville rebelle, est bien plus qu'un décor pour *L'IMMORTEL*. A travers son histoire mafieuse, locale et spécifique, Richard Berry la voit et la filme comme le concentré de paradoxes plus profonds. Interrogeant la générosité de chacun...

Rien de tel que le film noir pour questionner une société, un ordre établi, révélant ses errances et ses paradoxes à travers ses eaux sales ? Bien sûr. Mais rien de tel qu'une ville aussi, singulièrement lorsqu'il s'agit d'une ville portuaire et de tout temps rebelle ! Parce que dans ses résistances à nulle autre pareille, dans ses brassages comme dans ses trafics, se nichent bien souvent les flux et reflux d'une tension autrement plus universelle. C'est ce que nous dit, en creux, *"L'immortel"*, qui ancre sa noirceur rétive à Marseille. Alors... Rien de neuf ? Si, justement : plutôt que de stigmatiser la cité indomptable, de la circonscrire à ses dérives locales, il l'inscrit dans une histoire plus large, une culture plus hexagonale. Et là, pas pareil... *"Marseille est un symptôme"*,

explique Richard Berry. *"C'est là où se niche la fièvre, mais c'est quelque chose que l'on peut retrouver partout en France, pays de râlours, de rebelles"*, prolonge-t-il.

Une autre façon, en effet, de voir les convulsions de la pègre marseillaise. S'inspirant, au départ, d'un fait divers singulier quoique légendaire (Jacky Imbert, laissé pour mort avec 22 balles dans le corps, le 1er février 1977 sur un parking de Cassis), le film - librement adapté du roman éponyme de Franz-Olivier Giesbert - dépasse très vite l'anecdote réaliste et opte, résolument, pour le ton et le rythme de la fable. Celle d'un homme en quête, difficile sinon impossible, de rédemption. *"On part d'une histoire vraie, inscrite dans la culture marseillaise, mais ce qui*

m'intéressait à travers cette histoire, c'était de montrer à quel point on est toujours rattrapé... par son histoire, justement ! Par sa culture. Par son identité. Ici, c'est une identité de parrain du milieu, mais à travers cette spécificité, la question que je pose, c'est : même si l'on a une grande volonté de s'intégrer, ne reste-t-on pas toujours le juif ou le breton de quelqu'un?..."

Une question effectivement universelle, profondément humaine, mais qui, résolument pour Richard Berry, n'aurait pas pu être posée ailleurs qu'à Marseille. *"D'abord, avec tous ces brassages, cette ville est, en quelque sorte, un confluent culturel. C'est un endroit de refuges, un havre aussi, c'est souvent là que l'on va se planquer"*, poursuit le ci-

néaste, qui a effectué un an de recherches, *"de rendez-vous et de prospections sur place"*, avant de s'attaquer à l'écriture du scénario. Ensuite ? *"Ensuite, Marseille est un vrai port, avec une vraie activité commerciale, à la différence de Nice, par exemple, autre ville méditerranéenne". Enfin, Marseille est, et demeure, une ville rebelle. Une ville de contrebande, littéralement, symboliquement et, parfois... politique : "la violence y est différente. Elle y est plus... passionnelle !"*

REBELLE

De fait, ici, la dissidence n'a rien d'une pose, encore moins d'une fanfaronnade, quand bien même les mots peuvent, parfois, étourdir autant que le mistral. Tour à tour ville forteresse, puis ville pirate et ville franche, de toute façon indépendante au cours des siècles passés, son histoire parle pour elle. Ainsi, nul n'ignore aujourd'hui autour du Vieux-Port, et alentour, que si Louis XIV fit ériger ses deux forts, Saint Jean et Saint Nicolas, ce fut d'abord pour protéger son pouvoir, pointant ses canons non pas en direction du large mais de la ville. L'ennemi, pour le roi Soleil, était donc à l'intérieur... Un épisode relayé dans *"L'immortel"* au détour d'un dialogue, et ça n'est pas un hasard.

"Peut-être que cette histoire de rébellion se perpétue à travers cette histoire de mafia ?", s'interroge encore Richard Berry. *"Il est étonnant, en tout cas, qu'il n'y ait jamais eu en France de film noir qui y fasse véritablement allusion, voire qui s'ancre dans cette culture-là. Bien sûr, il y a BORSALINO, mais on est dans la comédie..."*, souligne-t-il encore. Avant de s'en démarquer : *"J'espère qu'avec L'IMMORTEL, je vais réveiller des choses profondes"*. Parce qu'au fond, à travers cette histoire marseillaise - et française, et universelle - au-delà de la rédemption d'un bandit, au-delà même de son identité irrévocable, ce qui est bousculé, interrogé, ce sont *"les limites de notre générosité"*. Et, si on les connaît, *"est-ce que l'on peut les transgresser ?"*. Rien de tel qu'un film noir, à Marseille, pour faire preuve...de lucidité.

LISTE ARTISTIQUE

Charly Mattei **JEAN RENO**
Tony Zacchia **KAD MERAD**
Martin Beaudinard **JEAN-PIERRE DARROUSSIN**
Marie Goldman **MARINA FOIS**
Pascal Vassetto **LUC PALUN**
Aurelio Rampoli **RICHARD BERRY**
Le Pistachier **JOEY STARR**
Ange Palardo **DOMINIQUE THOMAS**
Franck Rabou **MARTIAL BEZOT**
MaleTelaa **DANIEL LUNDH**

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur **RICHARD BERRY**
Scénario, adaptation et dialogues **RICHARD BERRY**
..... **MATTHIEU DELAPORTE**
..... et **ALEXANDRE DE LA PATELLIERE**
Dialogues **RICHARD BERRY**
..... **MATTHIEU DELAPORTE**
..... **ALEXANDRE DE LA PATELLIERE**
..... et **ERIC ASSOUS**
Producteur **PIERRE-ANGE LE POGAM**
Compositeur **KLAUS BADELT**
Directeur de la photographie **THOMAS HARDMEIER**
Chef Monteur **CAMILLE DELAMARRE**
Ingénieur Son **AMAURY DE NEXON**
Premier assistant réalisateur **LUDOVIC BERNARD**
Chef Décorateur **PHILIPPE CHIFFRE**
Créatrice des costumes **CARINE SARFATI**
Chef costumier **VINCENT DUMAS**
Directeur de Production **FRANCK LEBRETON**
Producteur exécutif **DIDIER HOARAU**
Mixeur **DIDIER LOZAHIC**

Textes et entretiens : Thierry Cheze - Ariane Allard
Création Graphique : Ydéo
Affiche : Laurent Lufroy
Photos : Jessica Forde
Impression : Graphic Union
Imprimé en janvier 2010

© 2009 EUROPACORP - TF1 FILMS PRODUCTION - MARIE COLINE FILMS - SMTS



